Transaction sociale et confiance. Angoisse et impossibilité transactionnelle. Le point d'horreur

Social transaction and confidence. Angoisse and transactional impossibility: the horror

Jean Foucart

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3476>

DOI : 10.4000/leportique.3476

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 123-139

ISBN : 978-2-916332-36-9

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean Foucart, « Transaction sociale et confiance. Angoisse et impossibilité transactionnelle. Le point d'horreur », *Le Portique* [En ligne], 42 | 2018, document 6, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3476> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3476>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Transaction sociale et confiance. Angoisse et impossibilité transactionnelle. Le point d'horreur

Social transaction and confidence. Angoisse and transactional impossibility: the horror

Jean Foucart

- 1 Au travers de ce texte, nous nous interrogerons sur l'entremêlement entre rationalité et sentiments et cela dans le cadre de la transaction sociale. La transaction suppose des compromis provisoires, incertains structurant la quotidienneté. Elle suppose une tension entre la confiance et l'utilité. Nous poserons que la cassure de la confiance rend le calcul impossible et par conséquent une impossibilité de compromis rendant la vie quotidienne insupportable. L'angoisse est la dimension psychique de cette insupportabilité.
- 2 Nous présenterons le concept de transaction et ensuite nous nous interrogerons sur la notion de confiance. Nous mettrons cette notion en tension avec l'approche en termes de choix rationnel.
- 3 À partir de là, nous introduirons la dimension de la coordination inhérente à la transaction. Sur ces acquis, les concepts d'insupportabilité de la vie et d'angoisse – « le point d'horreur » – prendront toute leur importance.
- 4 La transaction (Foucart : 2016) suppose de la confiance. Ce point est un élément important de différenciation entre la négociation et la transaction. La négociation suppose des acteurs bien identifiés, et des espaces-temps bien déterminés, des procédures explicites. « La transaction est une procédure implicite. Elle sous-tend l'interaction. Elle ne suppose pas une rencontre explicitement orientée vers la recherche d'un compromis. Elle est diffuse, car elle porte sur des aspects multiples, dont on ne sait pas à l'avance à propos de quoi elle sera décisive. Au contraire, la négociation suppose une procédure formelle, délimitée, impliquant des partenaires à part entière ayant un pouvoir de décision. La transaction fonctionne en temps continu,

alors que la négociation fonctionne selon des temporalités discontinues autour d'une table où l'on discute selon des règles déterminées dans une relation de méfiance réciproque qui aboutit finalement à formaliser les accords dans une convention collective. La transaction fonctionne selon des temporalités plus continues, quotidiennes, dans une relation qui vise la confiance réciproque des partenaires. La transaction ne suppose pas de désaccord ou de conflit. Le fonctionnement est quasi inverse dans la négociation où une certaine méfiance aboutit à formaliser les accords dans une convention écrite » (Remy et Saint Jacques : 1986).

- 5 La transaction suppose de l'action réciproque, concept central dans la sociologie de Simmel. C'est dans et par l'action réciproque que l'individu peut se construire. Il ne peut se construire comme Moi (preneur de rôle) que dans et par la reconnaissance des autres qui le constituent comme sujet. C'est toujours dans et par cette action réciproque que se construit l'individu comme système autoréférentiel se posant à la fois comme différent et centre d'initiative et comme identique à l'autre. Il y a une tension entre l'ouverture et la fermeture, la socialisation et l'individualisation, l'une et l'autre se soutenant avec des zones de tensions.
- 6 Dans le cadre de l'intersubjectivité, l'individu ne se réduit pas à un individu calculateur définissant sa stratégie sur base de l'appréciation d'un contexte ou encore à une monade ouverte à des échanges extérieurs. Il est doté d'un appareil psychique, caractérisé par des propensions antinomiques tout en ayant des capacités d'autorégulation. Il apparaît comme une instance de composition entre exigences opposées ou comme instance d'arbitrage et donc d'initiatives.
- 7 L'approche par la transaction met en tension la confiance avec le calcul d'intérêt. Les compromis de la vie quotidienne apparaissent comme un compromis entre ces deux pôles qui sont en tension paradoxale.
- 8 Nous travaillerons l'idée qu'un événement catastrophique peut être, selon le système relationnel dans lequel on s'inscrit, source d'impossibilité transactionnelle, qui se caractérise par l'angoisse.

La confiance

- 9 À la suite de Giddens (1987), nous pouvons souligner qu'à des degrés qui varient selon les contextes et les caprices de la personnalité de chacun, la vie quotidienne suppose une sécurité ontologique qui est l'expression d'une autonomie de contrôle corporel dans de routines prévisibles.
- 10 L'auteur s'appuie sur les travaux d'Erikson(1982). Selon ce dernier, les origines psychologiques de la sécurité ontologique se trouve dans les mécanismes de base du contrôle de l'angoisse, lesquels sont hiérarchisés en tant que composants de la personnalité. Le développement d'un sentiment de confiance envers les autres, sentiment qui constitue l'élément le plus profond du système de sécurité de base, dépend d'abord avant tout des routines prévisibles et remplies d'attentions qu'établissent les figures parentales. Très tôt, l'enfant est à la fois un donneur et un receveur de confiance. Cependant, à mesure qu'il devient plus autonome, l'enfant apprend l'importance de ce que Goffman appelle des « moyens de protection » qui contribuent au maintien mutuel de la confiance, comme le tact et d'autres formules qui préservent la contenance de ceux ou celles avec qui il est en rapport. De tels mécanismes protègent la sécurité ontologique, mais celle-ci est assurée de manière

encore plus fondamentale par la prévision des routines, malgré les situations critiques qui perturbent cette dernière de façon radicale. L'envahissement des modes d'activité habituels par une angoisse que le système de sécurité de base ne parvient pas à contenir est un trait caractéristique des situations critiques.

- 11 Par situation critique, Giddens fait appel « à des événements radicalement perturbants et de nature imprévisible qui menacent ou détruisent la certitude des routines institutionnalisées chez un grand nombre d'individus ». (p. 110)
- 12 Nous compléterons et préciserons cette notion de situation critique par la notion de situation crise. Une crise est une situation dans laquelle la décision est figée dans l'indétermination, l'adversité se présente partout et nulle part.
- 13 Il importe de bien distinguer le conflit de la crise. La notion commune de conflit désigne souvent indifféremment l'affrontement et la crise.
- 14 Or si le conflit nous apparaît toujours bien polarisé, déterminé du fait des adversaires et des engagements, la crise, par contre, dilue les comportements dans l'indétermination et fige la décision dans l'indécidable, dans un état de trouble, l'adversité se présente alors partout et nulle part, ou encore l'origine du mal demeure cachée aux yeux de tous ; à la différence de la situation conflictuelle, la situation crise s'affirme dans la confusion, la perte des repères, l'extrême variété d'un désordre dont on ne connaît pas avec certitude les causes.
- 15 Il est important de se centrer sur les conséquences de telles situations au regard du caractère routinier de la vie sociale. Giddens fait référence à un épisode odieux de la vie sociale contemporaine de l'histoire récente dont Bettelheim a fait un compte rendu dans *le cœur conscient* (1972).
- 16 Il décrit et analyse les expériences qu'il a vécues avec ses compagnons dans les camps de Dachau et Buchenwald. Dans les camps, écrit-il, « j'étais aussi témoin de changements rapides non seulement du comportement, mais aussi de la personnalité. Ces changements étaient beaucoup plus rapides et souvent beaucoup plus profonds que ceux que peut opérer une cure psychanalytique ».
- 17 Bettelheim insiste de façon particulière sur l'imprévisibilité générale des événements dans les camps. Le sentiment d'autonomie d'action ressenti par les personnes qui accomplissent leurs routines dans des cadres sociaux coutumiers avait presque complètement disparu. Le caractère de toute évidence contingent de la vie de camp, y compris l'espoir d'être encore vivant le jour suivant, avait détruit ce sentiment d'être en quelque sorte « orienté vers le futur », qui accompagne habituellement la durée de la vie sociale. En d'autres mots, les prisonniers vivaient dans une situation d'insécurité ontologique extrême.
- 18 Le caractère routinier des chemins empruntés par les agents qui se déplacent dans le temps réversible de la vie quotidienne « n'advient » pas de lui-même : il est produit par les modes de contrôle réflexif de l'action qu'exercent les agents en situation de coprésence. La « submersion » des modes habituels d'activité par un débordement d'angoisse qui ne peut être contenue comme il convient par le système de sécurité de base est un trait caractéristique de situations crises (Foucart, 1991). Dans la vie quotidienne les acteurs sont motivés pour assurer le maintien des formes de tact et de « réparation », ces formes que Goffman analyse avec beaucoup de finesse. Le tact est un mécanisme grâce auquel des agents sont capables de reproduire les conditions de

« confiance » ou de sécurité ontologique, dans laquelle des tensions primaires peuvent se canaliser et se contrôler.

- 19 Giddens précise que la confiance est à comprendre non seulement comme espoir que les choses se passeront bien comme je les attends, comme savoir inductif faible, mais aussi comme foi dans la probité de l'autre ou dans la correction de principes abstraits que je ne maîtrise pas. Il en propose la définition suivante : « La confiance est un sentiment de sécurité justifié par la fiabilité d'une personne ou d'un système, dans un cadre circonstanciel déterminé, et cette sécurité s'exprime dans la probité ou l'amour d'autrui, ou dans la validité de principes abstraits (le savoir technologique) » (p. 41). Au-delà de la sécurité ontologique qu'elle assure, elle est un état émotionnel incluant un sentiment de bienveillance. La sécurité est le produit de la confiance ; la confiance, elle, est une attitude, une disposition généralisée ou particularisée qui vise l'autre à qui on l'attribue. Dans son ouvrage *Les conséquences de la modernité* (1994), Giddens précise « confiance, sécurité ontologique et sentiment de la continuité des choses et des personnes, demeurent étroitement liés les uns aux autres dans la personnalité adulte. La confiance dans la fiabilité des objets non humains est fondée sur une foi plus primitive dans la fiabilité et le caractère nourricier d'êtres humains. La confiance envers les autres est un besoin psychologique d'une nature persistante et récurrente. Le fait de tirer son assurance de la fiabilité ou de l'intégrité d'autrui est une sorte de remise en piste émotionnelle qui accompagne l'expérience d'environnements sociaux et matériels familiers » (p. 104).
- 20 Simmel, Schütz, plus tard Goffman souligneront amplement l'importance fondamentale dans la vie courante de la confiance associée au tact, à la discrétion, et au secret, qui impliquent lorsqu'ils sont conjugués, que la divulgation d'éléments les uns sur les autres ne se fera pas ou rendra des formes, c'est-à-dire préservera leur identité ou mieux leur face. Nietzsche parlait de la nécessité « dans le commerce des hommes de recourir à une dissimulation bienveillante, comme si nous ne pénétrions pas les motifs de leur conduite ». Disons que sans le leur faire savoir nous typifions leur action selon une certaine construction et attribution de motifs, le tact et la discrétion étant la forme de politesse qui nous conduit alors à sceller dans notre for intérieur ces constructions pourtant nécessaires dans la mesure où c'est grâce à elles que l'orientation réciproque des individus est rendue possible.
- 21 Pour revenir à la confiance, Simmel faisait justement remarquer qu'on dit croire en une personne comme on dit croire en Dieu, c'est-à-dire sans préciser le contenu de ce quoi ou en qui l'on croit. Une telle « foi » socio-psychologique s'apparente alors à la croyance religieuse, c'est-à-dire qu'elle ne relève pas d'une démonstration ; mais si dans la religion l'âme s'abandonne totalement, dans les relations sociales la confiance, tout en empruntant à la foi religieuse se situera néanmoins à la charnière du savoir et du non savoir. Confiance, foi, fidélité, mais aussi mensonge, dissimulation, secret, nous sommes ici entrés dans le domaine des a priori qui rendent la vie sociale possible et qui sont un des thèmes importants de la sociologie de Simmel ; selon sa méthode et sa perception de la société, il fera ressortir que, de même que le conflit qui semble s'opposer à l'harmonie a des effets positifs, des a priori que la morale pourrait juger négatifs sont au niveau social des facteurs de sociabilité. A priori auxquels appartiennent aussi des sentiments tels que l'honneur, la fidélité, le don et le contre-don, ou encore la reconnaissance, le tact, la discrétion. Le tact comme accord sur la non

mise en péril de la sécurité ontologique de l'autre ou des autres est en ce sens, la mise en œuvre d'une forme de confiance réciproque.

- 22 Le sentiment de confiance ne peut se penser qu'en tension avec le calcul d'intérêt. Le concept de coordination nous permettra ensuite de situer les deux pôles en tension l'un par rapport à l'autre.

Méfiance et choix rationnel

L'analogie du jeu et de l'intérêt

- 23 Tout jeu met aux prises au moins deux adversaires. La lutte est un problème d'allocation des ressources, des forces disponibles dont dispose chaque partie : ce peuvent être les ressources physiques et morales d'un boxeur, les troupes et l'armement d'un pays, les cartes qui sont dans la main du joueur. Il y a jeu dans la mesure où la victoire ne dépend pas simplement des ressources disponibles mais de la façon dont chaque joueur en dispose. La stratégie est précisément l'art de répartir ses ressources.
- 24 Un bon joueur, c'est celui qui dans la pratique d'un jeu, prend les décisions les plus pertinentes quand il joue ses coups. Le but de l'analyse de jeux consiste précisément à trouver les meilleurs coups et, si possible, déterminer la manière de jouer qui garantisse toujours la victoire. Théoriquement, cela est possible dans les jeux où le hasard n'intervient pas, quoique l'ampleur du jeu puisse nous empêcher de trouver une stratégie définitive permettant de résoudre le jeu.
- 25 Les ressources dont disposent les joueurs dans la vie quotidienne sont diverses : économiques, culturelles, sociales, symboliques. On retrouve la distribution en termes de capitaux de Bourdieu.
- 26 Nous distinguons dès le début de ce chapitre les concepts de transaction et d'interaction. C'est pourquoi, nous allons continuer le raisonnement en nous inspirant de l'approche interactionniste de Goffman (1973). Les ressources dont disposent les joueurs sont les désignations, les catégories sémantiques ou, pour employer le vocabulaire du théâtre, les rôles dont sont investis, qu'ils le veuillent ou non, les individus. Il s'agit pour le joueur qui cherche à gagner (s'élever dans la hiérarchie sociale, enlever un marché, séduire une femme...) de faire la démonstration de ses forces. C'est la Représentation. Il doit donc pouvoir faire la preuve du sens dont il prétend être investi en s'entourant des signifiants matériels de ce signifié (« Dramatisation ») (*Ibid.* pp. 36-40). Le point limite de la maximisation de ses attributs (« Idéalisation ») (*Ibid.* pp. 54-60) est aussi la situation la plus difficile à tenir. Le moindre événement imprévu peut remettre en question ce qui a été laborieusement constitué (« Maintien du contrôle expressif ») (*Ibid.* pp. 25-77). Si la démonstration de sa force est manquée (« Représentation manquée ») (*Ibid.* pp. 25-77), l'adversaire peut vous mettre définitivement « K.O. » en prouvant que vous n'êtes pas investi du sens dont vous prétendez être investi (« Mystification ») (*Ibid.* pp. 68-71).
- 27 La théorie des jeux (2013) qui naquit avec les travaux de von Neumann et plus précisément le livre écrit par ce mathématicien en collaboration avec l'économiste Morgenstein¹, part d'un type de jeu abstrait pour deux joueurs ou plus, où l'on détermine au préalable quels sont les gains ou pertes de chacun lorsque l'ensemble des joueurs réalise un coup déterminé. En général, les joueurs jouent leurs coups

simultanément et ne connaissent pas la stratégie de leurs adversaires. Ces jeux qui se déroulent comme des modèles mathématiques, servirent dans un premier temps pour analyser les situations de compétition associées à l'économie, et leurs auteurs présentèrent une méthode pour la détermination des stratégies optimales pour chaque joueur. Le succès pour la théorie de la méthode de résolution proposée par von Neumann, connue comme étant la stratégie « minimax », et son extension aux stratégies incluant des manières de jouer pondérées par le hasard, dénommées les « stratégies mixtes », incita les premiers mathématiciens et économistes qui s'occupèrent de la théorie des jeux à étudier les situations plus complexes.

- 28 Dans un jeu de stratégie, l'action est rationnelle pour autant que l'on suive dans sa conduite le principe du minimax (pour une démonstration). Car dans un jeu de stratégie, les risques que l'on court ne sont pas tant fonction des ressources dont on dispose et de l'enjeu que l'on cherche à gagner (comme dans les jeux de pur hasard comme la roulette fût-elle russe) que des ressources et de l'habileté dans leur utilisation dont fait preuve l'adversaire. Lorsqu'il s'agit d'apprécier ses ressources pour la lutte, la comparaison se fait selon deux dimensions, selon l'enjeu (« Est-ce que le jeu en vaut la chandelle ? ») et selon l'état de l'adversaire et de ses forces (« Est-ce trop dangereux ? »). Autrement dit, on choisit la solution qui offre un maximum de gains pour un minimum de risques (minimax). L'analyse ne se fait plus selon les dimensions moyens-fins, mais selon les dimensions gains-risques à prendre.
- 29 Si l'on transpose ce principe dans l'analyse sociologique, on s'aperçoit rapidement que si des enjeux sont importants pour les individus, les questions intéressantes surgissent à partir du moment où l'on s'interroge sur les formes que prend le principe du minimax, sur les conditions de sa réalisation dans la vie quotidienne.
- 30 On retrouve ce principe dans la lecture interactionniste que fit Goffman de l'institution. Chaque institution, en effet, définit un système de ressources – machines, locaux, personnel qualifié, idéologies diverses – qui sont différenciellement mobilisables par les individus impliqués dans l'institution, selon les événements qui y surviennent. Chaque parti (personnel ou malade, administrateurs ou médecins, gens extérieurs ou gens qui appartiennent à l'institution) tente de mobiliser à son profit ces ressources de façon à maximiser les gratifications qu'il peut tirer d'une situation donnée. Chacun n'engage pas le combat seul : il y a des alliances. Le groupe n'est jamais conçu comme formellement définissable. Le groupe se constitue autour d'une stratégie commune, et disparaît quand il n'y a pas d'accord possible.
- 31 En ce sens, l'interactionnisme est une sociologie des stratégies. (Herpin, 1973)

Coordination et transaction

- 32 La confiance est inhérente à ce fondement de la transaction qu'est la coordination.
- 33 La coordination se distingue de la coopération et du conflit. Une forme de coordination, antérieure à la coopération et au conflit, s'accomplit à travers les émotions. L'accord ou le désaccord se situent dans le cadre d'une décision rationnelle. Faut-il acheter des actions dont le taux de rendement à venir est très bon, mais dont le risque est important ? Le calcul à accomplir peut être complexe et comporter des incertitudes. Mais il reste un calcul. De même, l'intégration d'un nouveau centre commercial dans un centre-ville relève également d'une rationalité complexe de calcul des coûts et des

bénéfices, qui ne sont pas exclusivement financiers. Des controverses, des conflits et des alliances se jouent lors de telles décisions.

- 34 La coordination se distingue de la coopération ou du conflit ; d'abord, elle n'a pas d'objet particulier. Les problèmes de stratégie surgissent chaque fois que le résultat qu'un agent recherche (ou redoute) dépend de l'action conjointe d'autres agents. La théorie des jeux nomme « jeux de coordination » ceux où les intérêts des agents convergent, c'est-à-dire ceux où la coopération est la norme. Elle tend à limiter l'usage du terme coordination aux situations où la convergence des intérêts des agents est grande, celle où la coopération est généralement souhaitée ou possible. La théorie des jeux se centre également sur les situations de conflit.
- 35 La coordination se distingue de la coopération et du conflit en ce qu'elle est tout aussi indispensable à la coopération qu'au conflit. Les phénomènes dits de coordination sont indépendants de tout but ou objet particulier et ils sont communs tant là où les intérêts divergent que là où ils convergent. La raison de cette évaluation différente de la « coordination » tient à ce que, pour la théorie des jeux, en toutes circonstances – coopération ou conflit – le but (l'enjeu) est déjà donné. En l'absence du but, il n'y a ni coopération, ni conflit.
- 36 Il n'y a dans la coordination affective ni visée d'une tâche commune, ni volonté de faire mûrir une relation. La coordination affective est cependant l'élément fondateur de l'échange, le préalable à une gamme plus ou moins large de comportements, tout simplement parce que, par des manifestations réciproques, elle aboutit à une réduction de l'incertitude ainsi qu'à une constitution progressive du sens des événements. Par tâtonnements, la coordination évolue soit vers la convergence, soit vers la divergence, sans que cette évolution, au moins dans un premier temps, ne repose sur un quelconque mode délibératif (Hiernaux, Remy, 1998). Pourtant, ce type d'interdépendance n'est pas pris en compte par la plupart des modèles de l'action rationnelle.
- 37 En théorie des jeux, les acteurs connaissent les stratégies ouvertes aux autres joueurs et accordent des probabilités à chacune. Mais le processus de coordination dont il est question est antérieur à la coopération ou à la compétition, ainsi qu'à l'évaluation probabiliste des stratégies. La vie affective est constituée par les étapes qui nous amènent à converger vers certains jeux. Dans ce cadre, il faut considérer que le langage des anticipations dans le domaine des émotions est celui d'un modèle conventionnaliste, qui ne suppose aucunement l'existence des entités qu'il invoque.
- 38 La vie affective étant un mécanisme de coordination entre agents, le jugement, c'est-à-dire le résultat de la rencontre entre les agents, qu'il soit concours ou opposition, ne peut avoir lieu avant que l'entrevue ne prenne place. Le résultat ou la conclusion de la première rencontre forme le premier pas dans une série affective de coordination. Ce premier pas a comme caractéristique de porter sur la personne.
- 39 L'émotion est coordination avec l'autre avant d'être coordination dans telle ou telle situation et elle préjuge de toutes les situations. La conclusion de la première rencontre est comme un jugement porté sur l'autre et elle forme le point de départ d'anticipations concernant les interactions futures. La coordination affective est un mécanisme relativement indépendant des préférences des agents. Ce mécanisme l'emporte lorsque : premièrement, dans la détermination de l'action, la coordination a

préséance sur les préférences ; deuxièmement, la coordination peut modifier les préférences de l'agent.

- 40 Les émotions, en tant que processus de coordination entre agents, sont un moyen par lesquels les préférences d'un agent se modifient en fonction des préférences des autres. Cette interdépendance des préférences est exclue de la plupart des modèles de l'action rationnelle. Si la majorité des modèles de l'action ou de la décision rationnelle interdisent l'interdépendance des préférences, d'autres modèles, généralement consacrés à l'explication de l'action collective, s'appuient sur elle. Ces modèles font appel à une forme particulière d'interdépendance des préférences absente dans les théories de la rationalité (Elster, 1989). Celles-ci supposent que l'interdépendance n'est pas directe, mais passe par l'évaluation des conséquences découlant des préférences des autres. Les préférences des autres interviennent comme un argument dans ma fonction d'utilité, mais pas comme sa cause. Les émotions sont un moyen par lequel les préférences des autres agissent directement sur les miennes. Mais ceci ne présume ni de l'accord ou de la coopération, ni du désaccord ou du conflit.
- 41 La question de la révision des préférences se pose. Lorsqu'il y a lieu de réviser, l'émotion a tendance à réapparaître tant que la révision n'a pas été accomplie. En revanche, si nous accomplissons la révision et changeons nos attentes, l'émotion devrait disparaître. La révision des préférences n'est cependant que l'aboutissement ultime de la série de révisions déclenchées par une série d'émotions. Une émotion singulière produit déjà une première forme de révision : elle introduit un changement par rapport au prolongement de nos croyances et de nos activités, puisqu'elle provient d'une situation qui n'est pas conforme à nos attentes implicites. L'émotion suspend alors notre activité en cours (dans le cas d'une émotion négative ou d'une surprise) ou bien elle lui donne une accélération (dans le cas d'une émotion positive). Ensuite, quand des émotions se produisent dans des situations similaires, nous sommes amenés à réviser nos croyances et nos plans d'action. (Livet, 2002 : 29)
- 42 L'interdépendance des préférences ouvre la porte à toutes les folies mimétiques et dispense la personne de choisir. Elle transgresse la règle kantienne : « penser par soi-même ». La rationalité suppose une décision indépendante et autonome. Elle suppose que j'évalue l'objet et que je me décide en fonction de ses qualités ou de son importance pour moi. À l'encontre des théories qui introduisent des individus parfaitement indépendants et ne prenant aucun intérêt aux intérêts des autres et chacun poursuivant ses buts propres, l'émotion par le biais de l'interdépendance des préférences constitue une communauté d'agents qui se soucient l'un de l'autre. Elster (1989) en fait un ingrédient important du « ciment » de la société.
- 43 Si la coordination affective forme le cadre au sein duquel les décisions de coopération ou de conflit sont prises, elle a comme conséquence de permettre la formulation d'alternatives rationnelles, alors l'interdépendance des préférences constitue une condition nécessaire, bien que non suffisante, de la rationalité.
- 44 Selon la théorie des émotions sociales, l'interdépendance des préférences n'est pas un phénomène fortuit, mais un caractère essentiel des relations affectives. La vie affective est un mécanisme de coordination entre des agents qui sont interdépendants au sens où ce qui touche l'essentiel de leur survie, ou leur capacité de reproduction, dépend des autres individus. La dimension affective est à la fois, un des mécanismes constitutif de cette interdépendance de fait et le moyen par lequel les intérêts des agents, entendus comme les motifs qui les poussent à agir, s'articulent à leur situation

d'interdépendance de fait. Dans le cadre de cette interdépendance de fait, la coordination des intérêts des agents, ne signifie nullement la coopération plutôt que le conflit, la convergence plutôt que la divergence. Elle signifie simplement que les agents prennent un intérêt aux intérêts des uns et des autres. Par les émotions, les agents prennent intérêt les uns aux autres. Plus précisément, la vie affective de chacun est en grande partie formée de l'évolution des intérêts que nous portons les uns aux autres, en nommant les moments saillants de cette évolution : amour, haine, crainte, envie, deuil, regret.

- 45 Mais qu'en est-il de la coordination lorsque les fondements se fissurent ?

Angoisse et impossibilité transactionnelle

- 46 La cassure de la confiance et donc de la coordination est source d'insécurité ontologique ou d'angoisse. Levinas (1999 : 145-163) nous est ici utile. « La rupture avec le normal et le normatif, écrit-il, avec l'ordre, avec la synthèse, avec le monde constitue déjà son essence qualitative. La souffrance, en tant que souffrance, n'est qu'une manifestation concrète du non-intégrable, du non justifiable. La qualité du « mal » – dont nous faisons l'hypothèse qu'il est spécifique aux situations critiques, c'est cette non-intégrabilité même, si on peut utiliser d'un tel terme : cette qualité concrète se définit par cette notion abstraite. Le mal n'est pas seulement le non intégrable, il est aussi la non-intégrabilité du non intégrable. »
- 47 ...Dans l'apparaître du mal, dans sa phénoménalité originaire, dans sa qualité s'annonce une modalité, une manière : le-ne-pas-trouver-de-place, le refus de tout accommodement avec..., une contre-nature, une monstruosité, le, de soi, dérangent et étranger.
- 48 Le « ne pas trouver de place » ne pas savoir d'où vient le danger, n'est-ce pas le fondement de l'angoisse ?
- 49 L'analyse faite par Goffman dans son ouvrage « stigmaté » est précieuse. « Ce que je voudrais suggérer, écrit-il, donc, c'est que les individus stigmatisés – du moins ceux qui le sont visiblement – ont des raisons particulières de sentir que les situations sociales mixtes tendent à produire des interactions flottantes et angoissées. Mais s'il en est ainsi, on peut supposer qu'à nous aussi, les normaux, de telles situations apparaissent branlantes. Nous avons le sentiment que l'individu stigmatisé se montre soit trop agressif, soit trop embarrassé, et que, dans l'un ou l'autre cas, il n'est que trop disposé à voir dans nos actes des significations que nous n'avons pas mises ».
- 50 Plus loin, il ajoute :
« En conséquence, l'attention se voit furtivement détournée de ses cibles obligatoires ; il s'ensuit un repli sur soi et un *repli sur autrui*, qui se traduisent pathologiquement dans l'interaction : c'est le malaise ».
- 51 N'appartiendrait-il pas à l'essence de l'angoisse véritable de n'avoir précisément aucun objet qui lui corresponde ? L'angoisse nous prend en quelque sorte dans le dos ; nous ne pouvons que tenter de lui échapper, mais sans savoir où aller, parce que nous ne l'éprouvons pas comme provenant d'un lieu déterminé, de telle sorte que cette fuite ne peut réussir que par hasard ; la plupart du temps elle échoue ; l'angoisse reste attachée à nous. La peur se distingue de l'angoisse par une différence dans les réactions de défense et la forme expressive du corps ; l'homme qui a peur a des réactions de défense

efficaces, son expression est tendue et l'attention qu'il porte à un environnement déterminé est à son plus haut point. L'homme angoissé, au contraire et en proie à une frénésie insensée, sa forme expressive est rigide ou défigurée, il est isolé en face du monde ; cet isolement fait apparaître le monde comme totalement changé et ne permet ni perceptions, ni actions efficaces. On peut tranquilliser un individu qui a peur, en lui démontrant que la situation du monde extérieur ne présente pas de danger ou en lui donnant les moyens de le surmonter ; cet apaisement n'existe pas pour l'angoisse. C'est pourquoi ceux qui se sont occupés du problème de l'angoisse ont essayé de séparer angoisse et peur. Ce sont notamment les philosophes pour lesquels le phénomène de l'angoisse joue souvent un rôle central. Pascal, Kierkegaard, Heidegger entre autres se sont employés scrupuleusement à distinguer l'angoisse et la peur. Ces deux derniers considèrent la peur comme une « peur de quelque chose », alors que l'angoisse, d'après leur opinion, a quelque chose à voir avec le « néant », ce qui exprime l'absence d'objet de l'angoisse. On remarque ces différences dans l'usage de deux expressions. On a coutume de dire : *J'ai peur de quelque chose*, mais, par contre, on dit : *Je suis angoissé*.

- 52 Traitant des réactions catastrophiques dans le cadre de certaines maladies, Goldstein (1951 : 248) écrit : « Ainsi, pour les malades, nous pouvons établir ici, d'une façon non équivoque le fait suivant : aucun contenu ne correspond à leur angoisse ; elle est « sans objet ». Le malade éprouve, pourrait-on dire, non pas une angoisse de quelque chose, mais uniquement de l'angoisse, il « vit » l'impossibilité de se mettre en rapport avec le monde, sans savoir pourquoi. Il a le sentiment d'un ébranlement qui atteint aussi bien l'existence du monde que celle du moi propre ». Il ne peut donc pas plus prendre conscience de son moi que d'un objet. Car la conscience de moi n'est qu'un corrélat de la conscience d'objet. Le malade éprouve l'ébranlement de l'existence de sa personnalité propre et c'est cela qui est angoisse pour lui. Cet ébranlement tel qu'il est vécu est ce que nous appelons angoisse. Il n'est donc pas tout à fait juste de dire que le malade a de l'angoisse ; il serait plus juste de dire que le malade « est » angoissé. L'angoisse apparaît donc lorsque la réalisation d'une tâche correspondant à l'essence de l'organisme est devenue impossible. Tel est le danger menaçant dans l'angoisse.
- 53 L'évènement catastrophique (Foucart, *op. cit.*, 2016 : 68) peut être selon le volume et la distribution des ressources, au fondement d'une destruction de la confiance base d'un éclatement identitaire, d'une insécurité existentielle ou angoisse et d'une fermeture sur soi. L'angoisse est la dimension émotionnelle d'une cassure transactionnelle. Elle est liée à l'impossibilité et est impossibilité de gérer les tensions paradoxales, bases de la dynamique sociale et individuelle. La gestion des tensions suppose une capacité de prendre des risques, une confiance en soi et dans les autres. La confiance est à la base de la transaction. Il y a une indissociabilité entre celle-ci et l'appropriation des objets, du corps, des espaces-temps, la construction de l'identité et de l'ordre symbolique. L'absence de confiance est, inversement au fondement d'une insécurité existentielle. L'on est dans l'impossibilité de construire un accord et un projet. Il s'opère une rupture des couples sécurité/risque, présence/absence, identité/différence... Le corps ne peut plus être instrument de composition entre exigences diverses. Il est en « décomposition », il n'est plus arbitre.

Conclusion

- 54 On parlera d'un affaiblissement des points d'appui et de la précarisation des conditions de la confiance. Il nous semble nécessaire de situer notre propos par rapport au

concept d'incertitude. En simplifiant à outrance, on dira qu'en situation d'incertitude, le sujet hésite entre plusieurs solutions esquissées de façon non stable, en même temps qu'il a pur de prendre la mauvaise décision. Nous sommes dans le registre du « choix d'objet » et de la « relation d'objet », registre qui devient générateur d'anxiété croissante dès que les orientations de vie ne sont plus prédonnées ou prédéterminées. Confronté à l'échec imputable à un mauvais choix, le sujet éprouvera quelque chose comme une déception ou de la frustration. Dans le cas d'un affaiblissement des points d'appui et des conditions de la confiance ou d'absence de fondement, le sujet craint de perdre le contact avec le monde et les autres, voire avec lui-même. Nous sommes dans le registre de la confirmation du monde propre et de la vérification du rapport à autrui – ce qui signifie que ce qui devient ici problématique, ce sont les conditions qui rendent possibles le « choix d'objet » et la « relation d'objet ». L'anxiété se mue dès lors en angoisse, parfois décrite comme une « peur sans objet ». Confronté à la défaillance ou à l'incapacité de tenir son monde, le sujet plonge dans la dépression, entendue ici comme compression du moi – rétrécissement du monde vécu – et comme dangereuse proximité avec le « point d'horreur » ou insupportabilité de la vie.

BIBLIOGRAPHIE

- Bruno BETTELHEIM, *Le cœur conscient*, Paris, Laffont, 1972.
- Jean DEULOFEU, *Dilemmes de prisonniers et stratégies dominantes*, RBA France, avril 2013.
- Jon. ELSTER, *The Cement of Society: A study of social order*, Cambridge, University, Press, 1989.
- Erik H. ERIKSON, *Enfance et société*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1982.
- Jean FOUCART, *Éducateur : une profession en quête d'identité*, Bruxelles, Éditions CIACO, 1991.
- Jean FOUCART, *Fluidité sociale et conceptualisations de l'entre-deux. Systèmes semi-chaotiques, réseaux et transactions sociales*, Aix-en-Provence, Éditions Persée, 2016.
- Anthony GIDDENS, *La constitution de la société*, Paris, PUF, 1987.
- Anthony GIDDENS, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Erving GOFFMANN, *La mise en scène de la vie quotidienne*, T1. *La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.
- Kurt GLODSTEIN, *La structure de l'organisme. Introduction à la biologie à partir de la pathologie humaine*, Paris, Gallimard, 1951.
- Nicolas HERPIN, *Les sociologues américains et le siècle*, Paris, PUF, 1973, p. 94.
- Emmanuel LEVINAS, « Transcendance et mal » in Philippe NEMO, *Job et l'excès du mal*, Paris, Bibliothèque Albin Michel, 1999.
- Pierre LIVET, *Émotions et rationalité morale*, Paris, PUF, 2002.

Jean REMY et Marcel SAINT JACQUES, « L'école comme modalité de transaction sociale », *Recherches sociologiques*, vol. XVII, n°3, UCL, 1986, pp. 309-325.

NOTES

1. Von Neumann et Morgenstein firent partie des groupes multidisciplinaires confrontant leurs analyse lors de la naissance de la première cybernétique.

RÉSUMÉS

Au travers de ce texte, nous nous interrogerons sur l'entremêlement entre rationalité et sentiments et cela dans le cadre de la transaction sociale. La transaction suppose des compromis provisoires, incertains structurant la quotidienneté. Elle suppose une tension entre la confiance et l'utilité. Nous poserons que la cassure de la confiance rend le calcul impossible et par conséquence une impossibilité de compromis rendant la vie quotidienne insupportable. L'angoisse est la dimension psychique de cette insupportabilité.

Through this text, we will examine the intertwining between rationality and feelings and that in the context of the social transaction. The transaction involves tentative compromises, uncertain structuring the everyday. It assumes a tension between trust and utility. We will ask that the break of trust makes calculation impossible and consequently an impossibility of compromise making daily life unbearable. Anxiety is the psychic dimension of this insupportability.

AUTEUR

JEAN FOUCART

Jean Foucart, Docteur en Sociologie et professeur émérite à la Haute École Louvain en Hainaut, est Directeur de la revue *PENSÉE PLURIELLE*. Ses recherches portent pour l'essentiel sur la problématique de la transaction sociale.